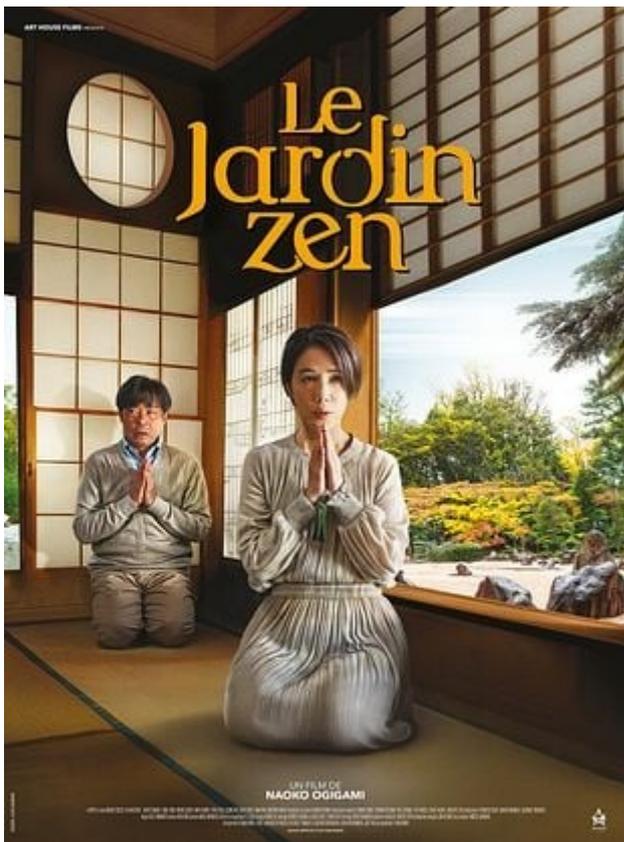


ECRAN TOTAL
5 au 18 mars 2025



Luxe, calme et volupté.
Tout va pour le mieux dans la vie parfaitement réglée de Yoriko et de tous ceux qui, comme elle, ont rejoint la secte de l'eau.
Jusqu'au jour où son mari revient à la maison après de nombreuses années d'absence, entraînant avec lui une myriade de problèmes.
Rien, pas même ses plus ferventes prières, ne semble restaurer la précieuse quiétude de Yoriko...
Avec tout cela, comment faire pour rester zen ?

de **Naoko Oigami**

avec **Mariko Tsutsui - Hana Kino - Akira Emoto**

2 h - Japon - Date de sortie : 29/01/2025 - Art House

Naoko Oigami, née le 15 février 1972, est une réalisatrice japonaise.

Née le 15 février 1972 au Japon, **Naoko Oigami** part s'installer aux Etats-Unis après ses études à l'université de Chiba et étudie le cinéma à la University of Southern California. Elle travaille dans la production de films publicitaires et réalise en parallèle ses premiers courts métrages. Son premier long-métrage **Barber Yoshino** (2004) est présenté au Festival international du film de Berlin. Son film suivant, **Kamome Diner** (2006), lui vaut un succès international. **Glasses** (2007) est nommé pour le Grand prix du jury du **Festival de Sundance** et remporte le **prix Manfred Salzgeber** à la **Berlinale**, tandis que **Close-Knit** (2017) y reçoit le **Teddy Award** dans la section Panorama.

Filmographie:

2017 – Close-Knit

2012 – Rent-a-cat

2010 – Toilet

2007 – Glasses

2006 – Kamome Diner

2004 – Barber Yoshino



“Le Jardin zen” de Naoko Oigami : une comédie drôle et vacharde sur la zénitude japonaise les inrocks (Jean-Baptiste Morain : les Inrocks)

Une comédie japonaise très drôle, qui s'en prend avec subtilité à l'un des grands mythes du Japon : la zénitude supposée de ses citoyen·nes.

Neuvième long métrage de la cinéaste japonaise **Naoko Oigami** (*Kamome diner*, *Close-Knit*), **Le Jardin zen** est un film succulent à l'humour ravageur, interprété par de grand·es acteur·ices japonais·es.

Yoriko (**Mariko Tsutsui**, vue chez Miike, Kitano, et dans *Harmonium* de Fukada) est une quinquagénaire à la fois déprimée et pleine d'ironie.

Elle vit avec son fils, son mari **Taro** (**Akira Emoto**, vu dans *La Rivière Dotonbori* de Fukasaku, *The City of Lost Souls* de Miike, mais aussi chez Imamura, Kore-eda...) et son beau-père moribond et égrillard. La parfaite épouse (soumise, patiente, bonne ménagère) selon les traditionalistes japonais. Dans leur jardin, son mari a fait pousser un parterre de fleurs somptueuses et bien rangées. Or un soir, sans prévenir, celui-ci abandonne le foyer familial.



Une paix de surface

Quelques années plus tard, Yokiro vit en pleine harmonie avec elle-même, ou tout du moins croit avoir trouvé la paix intérieure en entrant dans la “secte de l’eau” (dont on comprend très vite qu’elle est dirigée par une gourou mercantile...). Son fils est parti vivre et travailler loin de Tokyo, elle est caissière dans un supermarché. Le jardin est désormais zen, c’est-à-dire un tas de petits cailloux que Yokiro ratisse patiemment, comme il se doit.

Disons-le franchement : Yokiro est complètement barrée, écartelée entre son désir de paraître zen, et ses pulsions d’autant plus violentes qu’elles sont contenues. Et voici que Taro revient. Il n’a plus d’argent, va mourir d’un cancer. D’abord perplexe et peu arrangeante, Yoriko accepte de l’héberger et de le soigner. Mais elle doit vite constater qu’elle a perdu le pseudo-équilibre, construit sur des mensonges, qu’elle avait réussi à donner à sa vie. Comment faire pour le recouvrer ? L’une de ses collègues lui parle de vengeance, et Yoriko commence par rire en rougissant, puis elle réfléchit.

Un film drôle et fin

Et puis un jour, le fils vient passer le week-end chez ses parents en compagnie de sa fiancée, une jeune femme sourde assez désinhibée, et tout va dégénérer très vite. C’en est trop pour Yoriko. C’est là que le film devient très drôle, sacrilège et vachard. D’autant plus, il faut bien le dire, que Mariko Tsutsui, avec ses petits regards agacés en coin qui en disent long (comme dans la chanson de Julio Iglesias), est absolument hilarante.

Nous ne déflorerons pas la fin du *Jardin zen*, mais Naoko Ogigami réalise ici un long métrage très réussi, tenu, tendu, à la mise en scène très précise, où tout est suggéré sans être jamais démontré, expliqué, prémâché pour les spectateur-ices, qui pourtant comprend tout des tourments de Yoriko. Une fois de plus, la cinéaste se moque des clichés sur le Japon, avec un humour si bien pesé, si humaniste et finalement tendre, qu’il ne saurait attiser la haine de celles et ceux qui vivent encore dans ces clichés. Pourtant le mythe de la zénitude supposée des Nippon-es en prend pour son grade.

En situant son récit dans la région de Fukushima et en se concentrant sur ce personnage de femme isolée, Naoko Ogigami sonde l'avenir réservé aux Japonaises d'aujourd'hui, tentées de conjurer leur peur par des croyances irrationnelles.

(J.M.S / Les Cahiers du Cinéma)

Sous des airs faussement calmes, la japonaise Naoko Ogigami réussit une furieuse satire sociale où, l'héroïne, incarnée par la détonante Mariko Tsutsui, se libère avec jubilation des traditions machistes.

(Damien Leblanc / Première)

Le septième long métrage de la cinéaste japonaise suit l'adepte d'une secte confrontée au retour de son mari, disparu depuis dix ans.

(Michaël Mélinard - L'Humanité)

Rares sont les cinéastes japonaises à voir leurs films distribués en France, hormis l'incontournable Naomi Kawase, maintes fois primée à Cannes, ou Chie Hayakawa, avec son premier long métrage *Plan 75*, lauréat d'une mention spéciale à la Caméra d'or en 2022. Ainsi, Naoko Ogigami, dont plusieurs œuvres ont été récompensées à Berlin, n'avait jamais eu l'honneur d'une sortie hexagonale. Une incongruité corrigée avec son délicat septième long métrage *le Jardin zen*.

Le récit débute dans une maison avec jardin habitée par le couple Sudo, leur enfant et le grand-père paternel quasi grabataire aux mains baladeuses. La femme est aux fourneaux, l'homme en costume noir et l'adolescent scotché à son portable. Déjà, Ogigami pose les bases de son humour noir subtil dans une séquence de préparation de repas aux allures d'empoisonnement à petit feu. En toile de fond, un reportage télévisuel évoque la catastrophe nucléaire en cours à Fukushima, la plus importante depuis celle de Tchernobyl. Et si l'immense vague provoquée par un tremblement de terre a traumatisé le pays, elle entraîne également un raz de marée dans la vie de Yoriko Sudo. Son mari, visiblement marqué par le cataclysme, délaisse son foyer sans crier gare.

Une sorte de potion miraculeuse

Si, après une ellipse de dix ans, madame Sudo occupe la même demeure, beaucoup de choses ont changé. Elle habite désormais seule. Elle semble sereine mais nage en réalité en eaux troubles. Elle fréquente un cercle étrange, réuni autour d'une femme aux allures de prêtresse zen. En plus de réunir ses ouailles avec des sermons autour du bien-être et de la résilience, elle refourgue des litres de « l'eau de la vie verte », une sorte de potion miraculeuse capable de guérir tous les maux. Une emprise dont Yoriko semble s'accommoder, voire se réjouir. Mais certains signes ne trompent pas. Son jardin autrefois fleuri est devenu une sorte d'œuvre cabalistique où l'arrivée du chat d'une voisine apparaît comme une menace.

Mais le pire est à venir puisque son mari refait surface. Miné par un cancer, il revient la tête basse pour réintégrer le foyer. Habitée à sa solitude, réticente à accepter ce retour qui met à mal son équilibre fragile, elle accepte néanmoins de l'héberger en lui demandant quelques contreparties.

Naoko Ogigami trouve dans la folie douce de cette femme matière à critiquer une communauté d'apparence. Tout est ici dans le détail et le clin d'œil faussement anodin. La remarque insidieuse d'une voisine sur la réapparition inattendue du mari, une plaisanterie sur un crime potentiellement émancipateur ou le running gag tragique d'un vieux client de supermarché qui réclame incessamment des réductions à la caisse peuplent l'univers de ce film où la composition des plans semble parfois réglée au millimètre. La cinéaste décadre légèrement le regard en montrant cette secte comme une petite église classique, la rendant encore plus inquiétante. Mais, c'est là la force de cette cinéaste qui, à travers le parcours de cette femme, en dit long sur le poids de la société patriarcale japonaise, les renoncements des femmes mais aussi leur désir de libération, avec en point d'orgue final, une ouverture sur le monde et une danse libératrice.



Un drôle d'humour à froid, assez bunuelien dans l'esprit, fait tout l'intérêt de ce film. Il désigne, en sous-main, le rôle impossible de la femme japonaise, auxiliaire de la vie de tous, instance régulatrice du foyer - un rôle que Yoriko se voit contrainte de réendosser malgré ses névroses hygiénistes.
(Ma. Mt - Le Monde)

Un difficile exercice d'équilibre (Olivier Bachelard – Abus de Ciné)

Le Jardin Zen" est un thriller au rythme surprenant, dont l'intrigue tourne autour d'une femme semblant avoir trouvé la paix dans les rituels et les produits (l'Eau de la Vie Verte) proposés par une étrange secte. Vénéralant chaque jour un autel couvert de boules de verre et de bouteilles, et surveillant l'ordre établi du jardin zen qu'elle a savamment dessiné dans la cour de sa maison, elle semble avoir mis à distance un passé et une séparation qui

nous sont brièvement exposés. Mais entre le passage du chat dans le gravier et les traces laissées sur les boules de verre par un mari revenu soudainement dans sa vie et particulièrement curieux, c'est la distance irrémédiablement marquée entre ces deux êtres aux aspirations désormais différentes (les retrouvailles pour l'un, la liberté et l'équilibre pour l'autre), qui vont guider ici scénario comme mise en scène.

Doté d'un petit humour de fond, "Le Jardin Zen" s'applique avec méthode à moquer la crédulité et le caractère influençable de son héroïne, alors que ses pulsions de vengeance se font jour, aidées par une amie avec laquelle elle se retrouve régulièrement aux bains. Les envies de meurtres sont ainsi illustrées de manière clinique, avec par exemple un cadrage légèrement incliné, et l'usage soudain de couleurs légèrement plus chaudes. Et la musique, toute en claquements, vient envahir progressivement un récit où l'équilibre se rompt peu à peu, une nouvelle donnée concernant le mari venant troubler le questionnement entre pardon et vengeance, et faisant d'elle une figure observée de sa secte. La thématique de l'eau vient irriguer l'ensemble de la mise en scène (les gouttes d'eau au sauna, les différents produits d'une secte aux

intentions mercantiles, les ondes dans les rêves en noir et blanc...) tandis que le personnage s'épaissit à la fois dans la compréhension de l'usage que les autres font d'elle et de l'image qu'elle renvoie. Derrière la comédie dramatique se cache le drame des rescapés du tremblement de terre et du tsunami qui a engendré la catastrophe de Fukushima, mais aussi un film poignant sur l'émancipation face à un mari irresponsable. Gentiment amoral, ce film japonais passé par le Festival de Sarlat 2024 et les Saisons Hanabi un peu partout en France, sait séduire par sa lenteur calculée, l'interprétation habitée de Mariko Tsutsui ("L'infirmière", "Harmonium", "Achille et la tortue"), et l'humour résolument noir qui le traverse.

S'apaiser dans « Le jardin zen » (Patrick Tardit / infodujour)

Le film de Naoko Ogigami est à la fois réconfortant et libérateur, où une épouse finit par s'émanciper des contraintes de la patriarcale société japonaise.

Au début du film de la réalisatrice japonaise Naoko Ogigami, « Le jardin zen » (sortie le 29 janvier), un parterre de fleurs agrémenté un joli jardin fleuri devant une pavillon de banlieue. Ce sont ces fleurs que le maître de maison devait aller arroser lorsqu'il est parti sans prévenir, abandonnant femme, enfant, et même vieux père indigent laissé aux soins de son épouse Yoriko, alors que tout le pays est dans l'angoisse de Fukushima, tsunami et alerte nucléaire.

Bien des années plus tard, Yoriko (Mariko Tsutsui, vue notamment dans « L'infirmière », « Harmonium »...) vit toujours dans la maison, seule, son grand fils parti à son tour vivre sa vie. Entre-temps, elle a transformé le jardin et a remplacé les fleurs par du gravier et quelques rochers, un jardin sec, zen, apaisant, qu'elle ratisse en vagues. Caissière dans un supermarché, elle a aussi modifié son intérieur, et remplacé la télé par un autel à la gloire d'une religion qui a tout d'une secte avec gourou. Fidèle disciple de ce mouvement de « l'eau de la vie verte », elle achète chèrement et par cartons entiers le précieux liquide sensé « purifier les cœurs ».

Humour noir en goutte à goutte

Et voici que, du jour au lendemain, revient le mari, malade dit-il. « Et sinon, tu restes manger ? », propose l'épouse faiblement compatissante. Oui, il veut bien, et aussi qu'elle paye l'onéreux traitement contre son cancer, et aussi finir ses derniers jours à ses côtés si elle est d'accord. Malgré les chants et prières (« Ensemble, élevons-nous ») et les préceptes de sa nouvelle croyance, rejeter les émotions négatives et les mauvaises pensées, pardonner, « le renoncement de soi... Yoriko a bien du mal à rester aussi zen que son jardin. Elle va plutôt suivre les conseils d'une vieille collègue, et décider de ne plus se laisser faire, ni par le chat de la voisine qui vient poser ses sales pattes (et pas que) dans son cher jardin, ni par un client de mauvaise foi, ni par ce lâche de mari qu'elle ne supporte plus.

L'eau s'écoule plus ou moins au long du film de Naoko Ogigami, contingentée en période de crise, vendue à profusion par la secte abusive, et inexistante dans ce jardin zen qui n'a besoin d'aucun arrosage. La cinéaste évoque, avec un certain humour noir, la pression de la société japonaise, le patriarcat, la bienséance, les traditions et contraintes imposées aux femmes. Mais il y a quelque chose de réconfortant et de libérateur dans l'évolution de Yoriko, qui finit par s'émanciper de tous ces corsets, et au final danse un indocile flamenco après avoir « reconfiguré » un nouvelle fois le jardin.



Après le départ inexplicable de son mari, Yoriko a retrouvé un sens à sa vie en devenant membre d'une secte qui fait commerce d'une eau prétendument régénératrice. L'existence de la quinquagénaire, aussi propre et ordonnée que le jardin zen qu'elle entretient avec maniaquerie, va se retrouver bousculée par le retour au foyer de l'époux indélicat...

(Samuel Douhaire : Télérama)

La réalisatrice Naoko Oigami (dont c'est le premier film distribué en France) marche sur les traces de son compatriote Kōji Fukada (*Harmonium, Love life*) avec cette comédie noire gentiment amoral, qui dénonce la charge mentale dont sont victimes les femmes au Japon. Mariko Tsutsui, l'interprète de Yoriko, est épatante d'étrangeté et d'émotion mêlées, et le récit ménage suffisamment de rebondissements inattendus, voire un rien cruels, pour que l'on se laisse tenter. Même si la mise en scène, un peu trop tirée au cordeau, aurait gagné, elle aussi, à se laisser davantage guider par l'imprévu.

Le Jardin Zen est le premier film de Naoko Oigami à être distribué en France. Elle raconte : *"Jusqu'à présent, on disait de mes films qu'ils étaient relaxants, réconfortants, mais je suis toujours à la recherche de quelque chose de nouveau. Chaque fois que je fais un film, je suis guidée par une envie particulière, et cette fois-ci, j'ai voulu mettre en avant mon côté féroce. En tant que femme, je me sens étouffée au Japon et réaliser Le Jardin Zen était un moyen pour moi d'y remédier, avec beaucoup d'humour noir."*

Le Jardin Zen aborde des questions sociétales, dont la place des femmes au Japon. Une démarche qui n'était pas intentionnelle pour la réalisatrice, mais qui lui est apparue naturellement : *"Comme le montre le rapport sur l'égalité des sexes, le Japon reste une société dominée par les hommes (118ème sur 146 pays en 2024 d'après le rapport du Forum économique mondial du 12 juin 2024). En vivant dans ce pays, on supporte inconsciemment des choses simplement parce que l'on est une femme. De nombreuses familles perpétuent encore cette tradition patriarcale selon laquelle les maris partent travailler et les femmes prennent soin du foyer"*.

Le jardin et la maison : Pour la maison de Yoriko, la production en a loué une et y a tout filmé, y compris le jardin et les scènes d'intérieur. La réalisatrice souligne : « Il faut beaucoup de travail pour créer un jardin sec, un kare-sensui, donc pour rendre le projet faisable, ce devait être un petit jardin ». C'est le chef décorateur **Norifumi Ataka** qui l'a construit.